

www.e-rara.ch

L' esprit des plantes

Grimard, Edouard

Tours, MDCCCLXIX [1869]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 3850

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-18751>

Herbes - Bruyères - Forêts.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

HERBES — BRUYÈRES — FORÊTS

HERBES

Herbes, Bruyères, Forêts, voilà les trois grands éléments du tapis végétal. L'herbe est une dénomination vague qui désigne toutes sortes de plantes, et s'applique à plusieurs familles. Mais qui ne comprend de suite et ne se représente immédiatement cette partie basse des paysages, ce premier plan du tapis végétal? L'herbe, c'est le gazon qu'on foule aux pieds, c'est la prairie qui sourit au fond de la vallée ou verdoie aux flancs des montagnes; c'est la mousse qui, dans les bois, sous les feuilles mortes, capitonne le sol et assourdit les pas; c'est bien moins encore : c'est la bordure verte ou jaunâtre que ronge sans cesse le sable ou la poussière du sentier; ce sont ces Graminées charmantes qui, aux premiers soleils de mars, percent le sol de leurs fines aiguilles, ou les Draves lilliputiennes qui, à peine sorties de terre, se hâtent de fleurir et puis de se couvrir de graines, comme pour indiquer la voie à toutes ces grosses plantes engourdies que devance leur précocité. L'herbe, c'est le vêtement de la terre tout entière; car il n'est pas de surface, si peu fertile qu'elle

soit, qui, sauf obstacle invincible, ne se couvre aussitôt d'une couche verdoyante.

Précisons toutefois, et parlons le langage botanique; ce n'est pas *herbes* qu'il faut toujours dire, mais bien *Graminées*. Les Graminées forment une des plus vastes associations végétales. Forêts au petit pied, elles protègent à leur naissance quantité de végétaux qui, dans les bois, périraient faute de lumière, et qui trouvent asile dans la communauté des herbages. Elles font plus encore : par le gazon touffu qui les forme, les prairies ombragent le terrain, y entretiennent l'humidité, et peuvent ainsi, sans le concours d'aucune autre plante, produire et alimenter des sources.

Ces sources, ce sont encore les Graminées qui les protègent contre l'ardeur du soleil, qui les accompagnent lorsqu'elles sont devenues ruisseaux, rivières, fleuves; depuis le marécage jusqu'à l'Océan, tous les amas d'eau sont entourés par un encadrement de hautes herbes et surtout de Roseaux qui, autant qu'il dépend d'eux, les rafraîchissent et vivifient leurs rivages.

Les Graminées sont partout, depuis les vallées les plus basses et les ravins les plus profonds, jusqu'aux derniers sommets, sous la neige fondue; depuis les pavés de nos villes et les allées de nos jardins, jusqu'aux lisières du désert. Mais leur véritable royaume, ce sont ces vastes plaines qui, sous différents noms, — savanes dans l'Amérique du Nord, llanos et pampas dans l'Amérique du Sud, steppes dans la Russie méridionale, — s'étendent sans limite et sans horizon, et couvrent des centaines de lieues carrées de leur vaste manteau moucheté. C'est là que règnent les Graminées, là qu'elles s'imposent à la nature, en quelque sorte, en

faisant paysage, c'est-à-dire en donnant à d'immenses étendues de terre l'aspect, le cachet qui leur est propre.

Ce n'est plus comme dans la prairie, où de grands tapis feutrés dérobent entièrement la terre aux regards. Les Graminées des savanes ne sont pas traçantes, elles se réunissent par touffes distinctes, en sorte que, si elles ne donnent pas à la plaine le riant aspect de la verte prairie, elles rompent d'autre part l'uniformité du tableau, par les bouquets isolés dont elles parsèment l'étendue. Ce tableau est parfois splendide, et l'on pourrait même dire solennel, selon les alternatives des saisons.

Aussi loin que va le regard, s'étendent, sans limites et d'un horizon à l'autre, ces surfaces incommensurables où quelques arbres rares et solitaires parviennent à peine à couper les grandes lignes du paysage. Alors, nous raconte Humboldt dans une de ses descriptions de l'Amérique méridionale, alors que sous les rayons d'un soleil que nulle vapeur ne voile pendant des mois entiers, la couverture herbacée se dessèche au point de tomber en poussière, le sol durci s'entr'ouvre et se crevasse à une profondeur telle, que l'on dirait qu'il a été disloqué par quelque convulsion volcanique. Des tourbillons de sable calciné volent à sa surface, comme ces trombes que l'électricité fait tournoyer sur les mers intertropicales; le ciel semble s'abaisser sur la terre, qu'il recouvre comme d'un couvercle de cuivre ardent; d'étranges reflets fauves remplacent la lumière du jour; l'horizon embrasé se resserre autour du malheureux voyageur en un cercle où il étouffe comme dans une fournaise; le vent le brûle, la poussière l'aveugle, et les dernières Graminées crépitent et se brisent sous ses

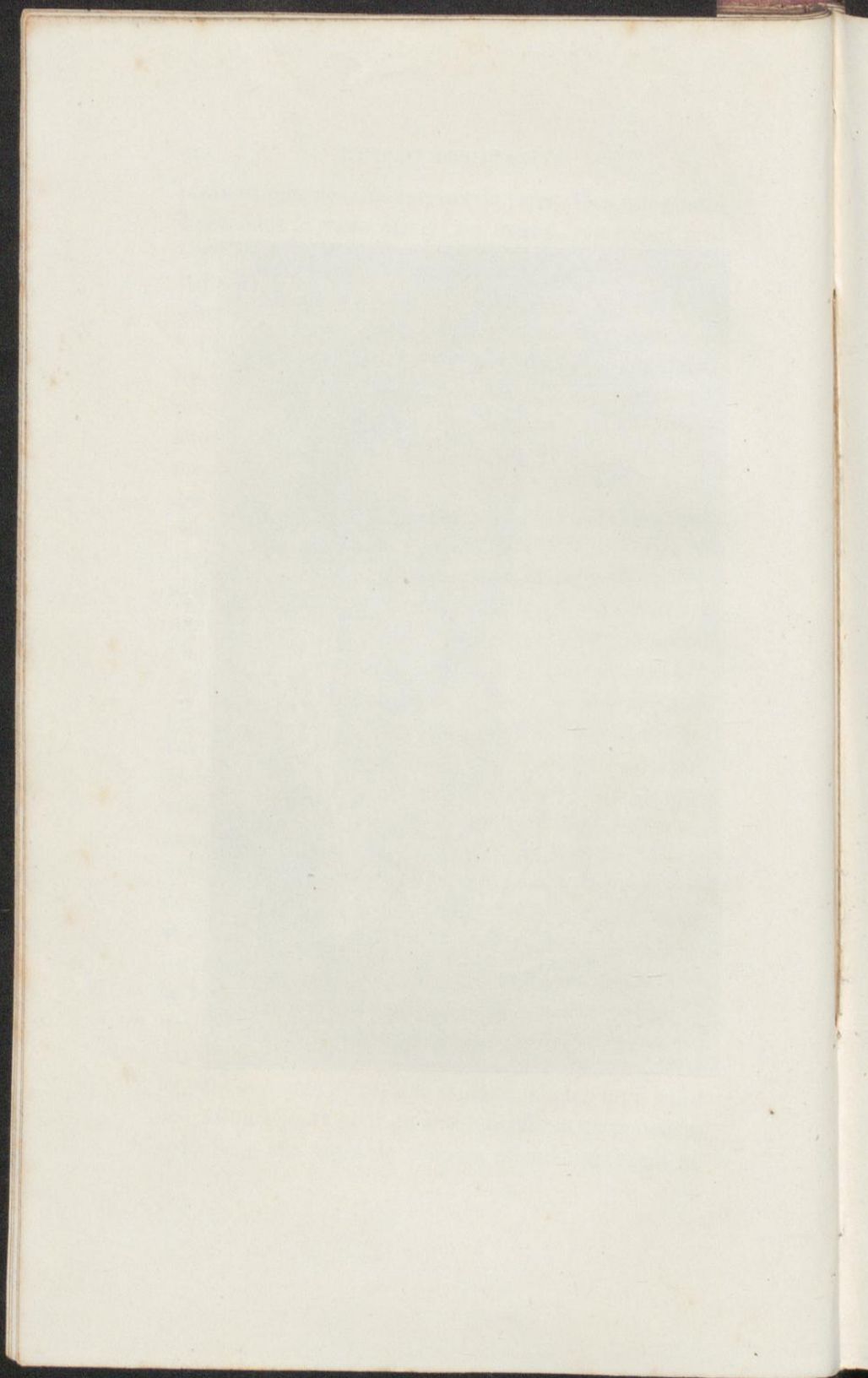
pieds comme des chalumeaux de verre. Plus une goutte d'eau dans le vaste désert; les mares, vainement protégées par quelques Roseaux que dominant de rares Palmiers d'un jaune pâle, se sont desséchées successivement.

Comme aux zones glaciales, — tant il est vrai que les extrêmes se ressemblent, — certains animaux s'engourdissent et dorment pendant des mois d'un sommeil léthargique. Les Serpents et les Crocodiles, profondément enfouis dans la vase crevassée, attendent la fin des chaleurs torrides; les troupeaux haletants, qu'aveuglent des nuages de poussière, que dévore une soif ardente, beuglent sourdement et courent au hasard, essayant d'aspirer dans les courants atmosphériques quelques atomes d'humidité et comme la vague senteur des eaux lointaines.

Puis voici que la scène change. Lorsque, après des mois de sécheresse, arrive enfin la saison des pluies, l'azur généralement si foncé du ciel blanchit insensiblement; un nuage isolé apparaît tout à coup au sud, et monte à l'horizon comme une fantastique montagne; avec lui s'élèvent des vapeurs, qui de toutes parts s'étendent et atteignent bientôt jusqu'au zénith, tandis que de sourds roulements de tonnerre annoncent la tempête et les pluies. Rien de magique alors comme la transformation de la savane. Le désert disparaît comme si la baguette d'un puissant génie le faisait rentrer au néant; son manteau fauve se fond, pour ainsi dire, dans les riches teintes vertes qui de tous côtés se développent avec une incroyable rapidité, si bien qu'il suffit de quelques jours pour qu'aux tourbillons de poussière ardente et aux tiges de chaume calciné succèdent de



Paysage américain.



déliçates Graminées, de grandes Cypéracées, et le mobile feuillage des Mimosas brodés. Partout se manifeste une vie luxuriante; les troupeaux repus et gras errent lentement des hauts herbages, où en marchant ils disparaissent à demi, aux vastes mares que parfument de larges fleurs aquatiques; et lorsqu'au lever du soleil des torrents d'une lumière rosée viennent s'épanouir à la face de ce monde transformé, l'œil ébloui du voyageur chercherait en vain à reconnaître, dans la savane verte et fleurie, le redoutable désert où, quelques semaines auparavant, il avait failli succomber de fatigue, de chaleur et de soif.

Ce n'est pas seulement à l'herbe des prairies ou des savanes qu'il faut se borner dans l'étude des Graminées. Il est, dans cette même famille si riche et si bien-faisante, des types entièrement différents de ceux que l'on est habitué à considérer comme constituant à eux seuls cette classe de végétaux, et sans nous arrêter à ces hautes herbes qui, dans certaines régions du Nouveau-Monde, couvrent des espaces énormes, pas plus qu'au Maïs et à la Canne à sucre, atteignant les uns et les autres la taille de certains arbustes, arrivons de suite à ces Graminées véritablement colossales qui, sous le nom de Bambous, forment d'immenses forêts et des voûtes hautes comme des cathédrales. Les Bambous, quelle que soit leur hauteur, appartiennent aux plus magnifiques formes du monde des tropiques. Là où s'élèvent leurs épais massifs, disparaît toute autre individualité. Ils dominent la contrée, lui imposent une physionomie spéciale, et réunissent au plus haut degré, dans leur type élégant et fier, la noblesse, la vigueur et la grâce la plus exquise qu'il soit possible de trouver com-

binées sur un même végétal. Outre les rangées de colonnes majestueuses que forment d'ordinaire les grands Bambous, ils ont l'art de se grouper d'une autre façon charmante. Sur des souches exhaussées, s'élèvent de dix à quinze longues et fortes tiges qui d'abord se dressent perpendiculairement, puis divergent, se recourbent et finissent par former, de part et d'autre, les plus élégantes arcades. On comprend quel doit en être l'aspect général; la souche entière ressemble à une vaste gerbe dont les rayons arqués sont couronnés par de longs panaches de frémissantes folioles. Ces folioles grisâtres, fermes et coriaces, font entendre sous le vent de mélancoliques murmures, du milieu desquels se détachent des gémissements aigus produits par le frottement des tiges de Bambous dont l'écorce, presque uniquement composée de silice, grince et crie au moindre contact, et jette pendant les tempêtes de véritables clameurs. Entre ces Bambous, on voyage longtemps parfois dans une mystérieuse obscurité; sur le sol s'étend une couche de feuilles dures qui crépitent et glissent sous le pied, tandis que sur la tête s'entrecroisent les gigantesques Graminées qui, jusqu'à trente et quarante mètres de hauteur, forment des voûtes dont les rayons du soleil ne pénètrent que rarement les sombres ogives.

Les physionomies des Graminées sont donc fort diverses. Il y a loin du Bambou colossal à la Brize Amourette qui frissonne au moindre souffle dans le gazon de nos prairies; mais, dans la Brize comme dans le Bambou, on retrouve cependant le même air de famille, un certain port de tête élégant et fier, une coquetterie d'allures et parfois un balancement mélancolique, dont

l'ensemble constitue le caractère général du groupe des Graminées. Ce caractère, fort complexe d'ailleurs, conserve donc son unité. La folle Avoine, si gentille dans ses folâtres jeux avec la brise, n'en a pas moins ses heures de mélancolie ; elle paraît se souvenir alors



Bambous.

qu'elle est la sœur du Seigle austère et de l'honnête Froment ; elle prend un petit air raisonnable, parfois même un petit air penché simulant à s'y méprendre la plus sincère contrition, et l'on est vraiment tout disposé à l'absoudre, cette folle rieuse qui, lutinée par les zé-

phyr, paraît être si souvent le symbole de la légèreté la plus inconsidérée.

BRUYÈRES

Les Bruyères constituent la seconde grande communauté végétale. Si les Graminées font la prairie, les Bruyères font la lande. Par groupes disséminés, elles s'étendent sur des espaces énormes, égayant le désert de leurs gentilles clochettes blanches ou violacées. Le désert, avons-nous dit, et ce n'est pas trop s'avancer. La Bruyère est la plante de la solitude et des terrains stériles. Elle croît où nul autre végétal ne saurait vivre. Robuste, sèche et coriace, elle s'accommode aussi bien des terres glaciales de l'Islande, de la Scandinavie et même de la Sibérie, que des landes de l'Europe méridionale ou que des ardues solitudes du cap de Bonne-Espérance et de la Nouvelle-Hollande. Ces deux dernières stations, toutefois, sont celles qu'elle affectionne particulièrement. Plus de trois cents espèces étalent, au Cap, leurs corolles et leurs couleurs variées, et l'on pourrait difficilement se faire une idée du spectacle gracieux et mélancolique qu'offrent ces vastes agglomérations végétales.

Oui, mélancolique, car la Bruyère est une plante sérieuse et triste. Nulle grâce débile, nulle fragile ornementation. Sa tige est roide et dure, son feuillage maigre et coriace; sa fleur elle-même, cette gentille clochette que pare pendant quelques mois une assez vive couleur, est ferme et solidement attachée à sa grappe. Quand l'automne arrive, elle se décolore, mais

elle ne tombe pas. Elle se dessèche, se durcit, et devient un véritable grelot dont le léger bruit discret, triste et doux, accompagne les pas du voyageur qui, pendant l'hiver, traverse les lieux solitaires.

Qui ne se souvient d'avoir été frappé par ce bruit? Cette petite voix qui chuchote à vos pieds, ce frôlement que produit la brise qui passe ou l'insecte dont l'aile effleure la grappe desséchée, finit par jeter dans l'âme je ne sais quelle impression vague qui tourne à la mélancolie. Cette voix de la solitude, je l'entends encore quand je songe à la soirée d'automne passée en pleines landes de Gascogne, — cet étrange fragment de désert africain qui termine au sud-ouest notre France civilisée. Le ciel, rouge et noir au couchant, gris au nord, et livide à l'est, envoyait ses derniers reflets à la face de la lande endormie. Celle-ci était plus que triste, elle était presque lugubre. Impassible dans sa monotonie, elle s'étendait, plane comme une mer, de la ligne des dunes aux lisières d'une lointaine forêt. Quelques Pins résiniers coupaient de leur silhouette gauche et tordue les grandes lignes de l'horizon; des troupeaux bêlants, suivis par un berger à échasses, regagnaient lentement une misérable cabane estompée par la brume des bas-fonds; quelques chauves-souris, comme de nocturnes hirondelles, passaient rapides en jetant leur cri mystérieux. Les dernières lueurs s'éteignirent bientôt à l'occident; j'étais seul, perdu dans l'immensité sombre, et toujours le chuchotement des Bruyères m'accompagnait et naissait sous mes pas, comme un chœur de petites voix douces, mais désespérées, qui semblaient se lamenter entre elles du trouble où les jetait ma promenade intempestive.

Tout autre est la lande en plein jour. Le vaste horizon, qui de tous côtés recule devant le regard, semble ouvrir un autre horizon invisible où l'imagination et la pensée peuvent déployer leurs ailes; on respire à l'aise et l'on se sent libre, dans ces plaines infinies que nulle barrière humaine ne vient fermer devant vos pas. Et qu'on se garde de croire que la lande



Les landes.

stérile manque d'une certaine beauté. Sans doute, elle fatigue à la longue; l'œil se lasse de ne pouvoir accrocher son regard à rien d'autre qu'à quelques broussailles, mais cette monotonie elle-même est loin de manquer de grandeur. La lande a sa majesté comme la savane et le désert, et son vaste manteau de sable jaune, piqué de vert par quelques Graminées, largement taché de violet surtout par les Bruyères innombrables, fait un très-grand effet lorsque, d'un point élevé quel-

conque, arbre ou dune, on peut d'un regard contempler la mélancolique étendue.

La Bruyère n'a pas seulement une physionomie caractéristique, elle est de plus une plante de haute utilité : la fille de la lande et des côteaux solitaires travaille dans l'isolement. Bienveillante pour les faibles, elle protège une foule de petits végétaux qui, sous son abri, se propagent et forment par leur décomposition une couche d'humus entièrement due à la présence de la Bruyère. On comprend de quelle importance peut et doit être ce rôle des *Éricacées*¹. Elles ne sont rien moins que des plantes civilisatrices, auxquelles on doit la colonisation des plus incultes et des plus stériles régions de la terre. Ce ne sont pas seulement les terrains montagneux et absolument stériles que les Bruyères couvrent de terre végétale, ce sont encore les sables qu'elles arrivent à fertiliser par l'eau qu'elles y accumulent, et où elles favorisent la formation des tourbières, c'est-à-dire l'accumulation perpétuelle de certaines espèces de Mousses qui se décomposent.

Or sait-on l'importance, le prix, l'inestimable valeur d'une tourbière? Une tourbière est tout simplement un trésor. Non-seulement elle nivelle les terrains en les fécondant, mais encore elle est par elle-même une source de produits incalculables. Il y a dans certains pays, en Belgique, par exemple, de pauvres petites provinces qui languissaient, qui se ruinaient et tout doucement mouraient de misère, et qui, par suite de la découverte de quelques tourbières, sont bien vite revenues à la vie et à la prospérité.

¹ Nom de la famille. *Éricacées* vient du mot latin *Erica*, Bruyère.

C'est que la tourbe n'est pas seulement une matière propre à servir de litière et de chauffage; on est parvenu à en extraire, par distillation, des matières huileuses, de la paraffine qui sert à la fabrication de bougies d'une blancheur admirable, un coke excellent pour les forges et les machines, enfin de l'oxyde de fer, de l'ammoniaque et divers sels propres à la confection d'engrais d'une grande richesse. Voilà ce que produit la tourbe, et ce que produit conséquemment la Bruyère.

Charmantes et mélancoliques Bruyères, eût-on jamais pensé que, dans les mornes déserts qu'elles habitent, elles pussent travailler aussi efficacement pour le bien-être de l'humanité? Tout en étant l'indice de la stérilité des terrains, la Bruyère peut être considérée comme le symbole du travailleur modeste qui, dans la solitude et le recueillement, accomplit son œuvre silencieuse et bienfaisante. Si l'éclat lui manque, en revanche tout en elle est force et ténacité: tige, feuilles et fleurs résistent aux grandes pluies, aux fortes gelées, et jusqu'à ces furieuses rafales d'automne qui sur les surfaces dénudées tournoient avec une si terrible violence.

Par une froide journée d'octobre, je me trouvais sur la crête d'une colline nue et comme ravagée par les grands coups de vent d'ouest qui lui venaient de la mer. Naturellement, des Bruyères se trouvaient là, faisant face aux tempêtes et toujours courageuses, quoique fort tourmentées. Je m'arrêtai quelques instants à leur abri. Mon manteau suffisant à peine à me garantir de la bise glaciale, je me couchai derrière un massif épais, écoutant avec délices le vent furieux qui passait par-dessus ma tête, lorsqu'au milieu d'elles, sous une

sorte de petite voûte formée par leurs rameaux entrelacés, j'aperçus tout un groupe, toute une famille de Campanules d'automne qui, comme moi, semblaient écouter le vent. Elles étaient là, sur leurs frères tiges, frémissantes mais protégées et manifestement heureuses de l'être. Elles s'agitaient faiblement, poussées par de légers souffles qui s'égarèrent sous les branches et semblaient, au milieu des gentilles révérences qu'elles se faisaient, se dire et répéter dans toute l'effusion d'une reconnaissance profondément sentie : « Oh! les bonnes Bruyères, les bonnes Bruyères qui nous garantissent du vent froid ! »

Le dirai-je? ce simple tableau me charma, m'émut. Il y avait, dans ce petit groupe de Campanules, une sérénité si gracieuse et formant un tel contraste avec le bouleversement du reste de la nature, que je me pris aussi à partager la reconnaissance des fleurettes pour les Bruyères bienfaisantes; et tandis qu'avec les sombres nuages déchirés par le vent s'envolaient les dernières feuilles des Chênes, je reportai mes regards sur les Campanules, et leur dis à mon tour : « Oui, remercions ces bonnes Bruyères qui nous garantissent de la tempête et du froid ! »

FORÊTS

La forêt, vaste agglomération de plantes de toute nature, forme l'association dont l'influence intervient au plus haut degré dans l'aspect des diverses contrées de la terre, et dans l'économie générale de la création. C'est la forêt qui nous démontre de la manière la plus

évidente, que le monde ne serait qu'une sphère aride, inculte et inhabitable, sans cette heureuse tendance qu'ont les plantes à se grouper en communautés. D'autre part, ces associations mettent en commun tant de forces diverses, qu'elles créent une sorte de fermentation de vie qui, grâce à la loi des influences réciproques, fait que les végétaux ainsi réunis se conservent et se protègent mutuellement contre les agents destructeurs de la nature, intempéries, tempêtes et rayons desséchants du soleil.

Ce sont d'abord les Graminées qui, sous leur ombre protectrice, favorisent l'éclosion des germes, nous l'avons dit plus haut, et leur mesurent la chaleur solaire nécessaire à leur développement. Ceux-ci croissent donc d'abord à l'abri des petits végétaux herbacés; puis, une fois grands, ils deviennent protecteurs à leur tour. D'autre part les mousses, s'opposant à toute évaporation, favorisent le suintement général des terres et par suite l'accumulation des sources, qui du flanc des montagnes jaillissent et se répandent dans les plaines sous forme de ruisseaux et de rivières.

L'œuvre de la forêt est beaucoup plus complexe encore, et son rôle est d'une importance telle dans la répartition de l'eau à la surface de la terre, que l'incurable aridité du désert succède bien vite à la suppression de cette sorte de puissante machine hydraulique. L'évaporation des eaux que la forêt accumule sans cesse refroidit l'atmosphère, où se forment des nuages; ces nuages tombent en pluie, remontent pour se condenser dans les couches d'air supérieures, et établissent ainsi une sorte de circulation immense qui, de la terre au ciel, va, revient et retourne, pour

revenir encore, suivant l'une des innombrables lois de l'harmonie universelle. C'est ainsi que la forêt crée le nuage, qui, à son tour, fait vivre la forêt. Mais celle-ci n'est point égoïste; elle rend aux terres environnantes le surplus des eaux qu'elle ne pourrait utiliser pour son propre compte. Et avec quel art elle divise, filtre et répartit ces masses d'eaux qui, tombant du ciel directement sur les terres nues, y produiraient



Une source dans une forêt.

tous les ravages, depuis les éboulements jusqu'aux inondations! La plus impétueuse des trombes se transforme en une bienfaisante pluie, lorsqu'elle tombe sur une forêt qui la tamise et l'emmagasine goutte à goutte dans les réservoirs souterrains. Chaque feuille intercepte un peu d'eau qu'elle transmet doucement et de proche en proche, du rameau à la tige, puis à la branche, puis au tronc; quand elle ne la laisse pas

tomber directement sur la mousse ou les herbes, qui elles aussi se chargent de la conduire avec modération jusqu'au sol, où elle pénètre.

La forêt crée donc les sources, et les sources, tout le monde le comprend, sont l'un des plus simples, mais en même temps l'un des plus indispensables éléments de civilisation. Au Cap, par exemple, une source devient bientôt le berceau d'une colonie, tandis qu'il suffit, par contre, qu'une source se tarisse, pour que la peuplade qui vivait dans ses environs lève ses tentes et se fasse nomade. Cette influence des sources sur l'existence des peuples, c'est-à-dire sur la stabilité de leurs installations, et par suite sur leur civilisation, est partout évidente dans l'histoire primitive. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que les hommes paraissent généralement oublier ce qu'ils doivent aux arbres, et cependant la dévastation de certains pays, aujourd'hui déboisés, tels que l'Espagne, la Grèce, la Judée et certaines contrées de la France (la Provence et la Sologne), devraient suffire à l'enseignement des imprudents qui, aujourd'hui encore, ne craignent pas de déboiser plaines et montagnes, poussés qu'ils sont par l'appât d'un bénéfice apparent. Il faut cependant reconnaître que certains peuples ont compris l'importance des forêts : les Turcs, par exemple, qui, s'il faut en croire les historiens, ont fait une loi spéciale pour que jamais la hache ne touche à un seul des arbres de la magnifique forêt de Bujukdéré, qui alimente les sources auxquelles s'abreuve Constantinople par le moyen de nombreux aqueducs.

On comprend toutefois que, sous les latitudes tempérées, l'abondance des arbres doit produire un refroidis-

sement exagéré. L'histoire est encore là pour prouver que le climat du centre de l'Europe était bien autrement humide et froid qu'il ne l'est aujourd'hui, alors que d'immenses forêts s'étendaient presque sans interruption des Pyrénées à la Baltique et du Danube au Finistère.

Les forêts sont donc les régulateurs des vents et de l'humidité, les protecteurs de toute une classe de végétaux, les remparts naturels à opposer aux éboulements et aux ensablements; mais là ne se borne pas le rôle important qu'elles jouent dans l'économie de la nature. Elles sont de plus appelées à purifier notre atmosphère. On sait, en effet, que les végétaux jouissent de la propriété de soutirer de l'air différents gaz pour les transformer en substance végétale.

Parmi ces gaz, il en est un surtout, appelé acide carbonique, qui se dégage de toutes les fermentations, qu'expirent les poumons des hommes et des animaux, et qui s'échappe enfin des cheminées, en même temps que des entrailles de la terre, dans certaines localités volcaniques. Eh bien! c'est ce gaz irrespirable et impropre à la vie animale que les végétaux absorbent, et de plus qu'ils décomposent, gardant le carbone dans leurs tissus et exhalant l'oxygène dans l'atmosphère. Cet oxygène que les plantes rendent pendant le jour, et particulièrement sous l'influence de la lumière solaire, est le véritable air vital pour les races supérieures. C'est à l'intervention de cet agent que l'organisme animal doit sa force et son activité, et c'est aux végétaux que l'homme est redevable de la pureté de l'air qu'il respire.

Les forêts sont donc de plus les grands épurateurs de l'atmosphère. Les plus riches contrées deviennent,

par un déboisement excessif, *désert*, si l'inclinaison des terrains est assez forte pour que l'écoulement des eaux se fasse avec rapidité; *marécage*, si ces eaux croupissent et deviennent stagnantes.

Les Marais Pontins, en Italie, ces redoutables régions empoisonnées où règne la *malaria* (c'est-à-dire le mauvais air) et où se traînent de hâves et malheureux habitants qu'une fièvre incessante dévore, étaient autrefois une riche contrée agricole, parce que des forêts çà et là répandues absorbaient et répartissaient convenablement ces mêmes eaux qui aujourd'hui, par leur stagnation, rendent l'atmosphère méphitique.

Du rôle utilitaire de la forêt, passons à son côté pittoresque, à ses différents aspects, à sa physionomie, en un mot. Diverses essences d'arbres entrent dans la composition de ces importantes agglomérations végétales, et leur donnent, suivant celles qui y prédominent, un ensemble de traits particuliers qui constituent le paysage. C'est par la nature de leur feuillage que les forêts se distinguent les unes des autres, et peuvent être subdivisées en plusieurs catégories, parmi lesquelles on remarque particulièrement les forêts à feuilles larges et les forêts à feuilles acérées. La plupart de celles qui croissent dans nos contrées appartiennent au premier type, où dominent les Chênes, les Ormes, les Érables, les Charmes, les Frênes, les Hêtres, les Bouleaux, etc.; au second type appartiennent les Pins, les Sapins et les Mélèzes.

Mais peut-on se faire une idée d'une véritable et sauvage forêt, quand on n'a vu que celles de nos régions tempérées? Non, à coup sûr. Toutes les nôtres sont relativement jeunes, et ne peuvent offrir qu'un aspect

monotone à côté des magnificences que révèlent aux voyageurs celles des pays étrangers.

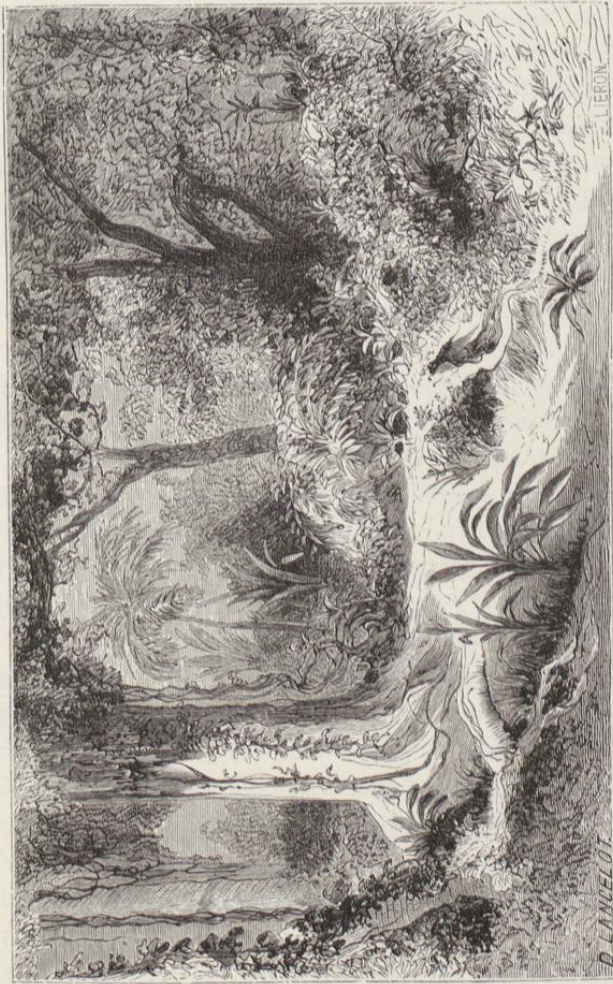
Au Brésil, à la Guyane et dans presque toutes les régions intertropicales, se déploient une fougue, une ardeur de vie dont les résultats dépassent tout ce que les plus fécondes imaginations essaieraient vainement d'inventer. Le désordre s'y développe avec un tel caractère de grandeur et d'harmonie, que l'on se prend à trouver presque normales ces agglomérations luxuriantes où des millions de végétaux luttent entre eux d'énergie, se superposent, s'enlacent, s'étranglent ou s'étouffent, dans l'ivresse d'une puissance vitale qui dépasse toute mesure.

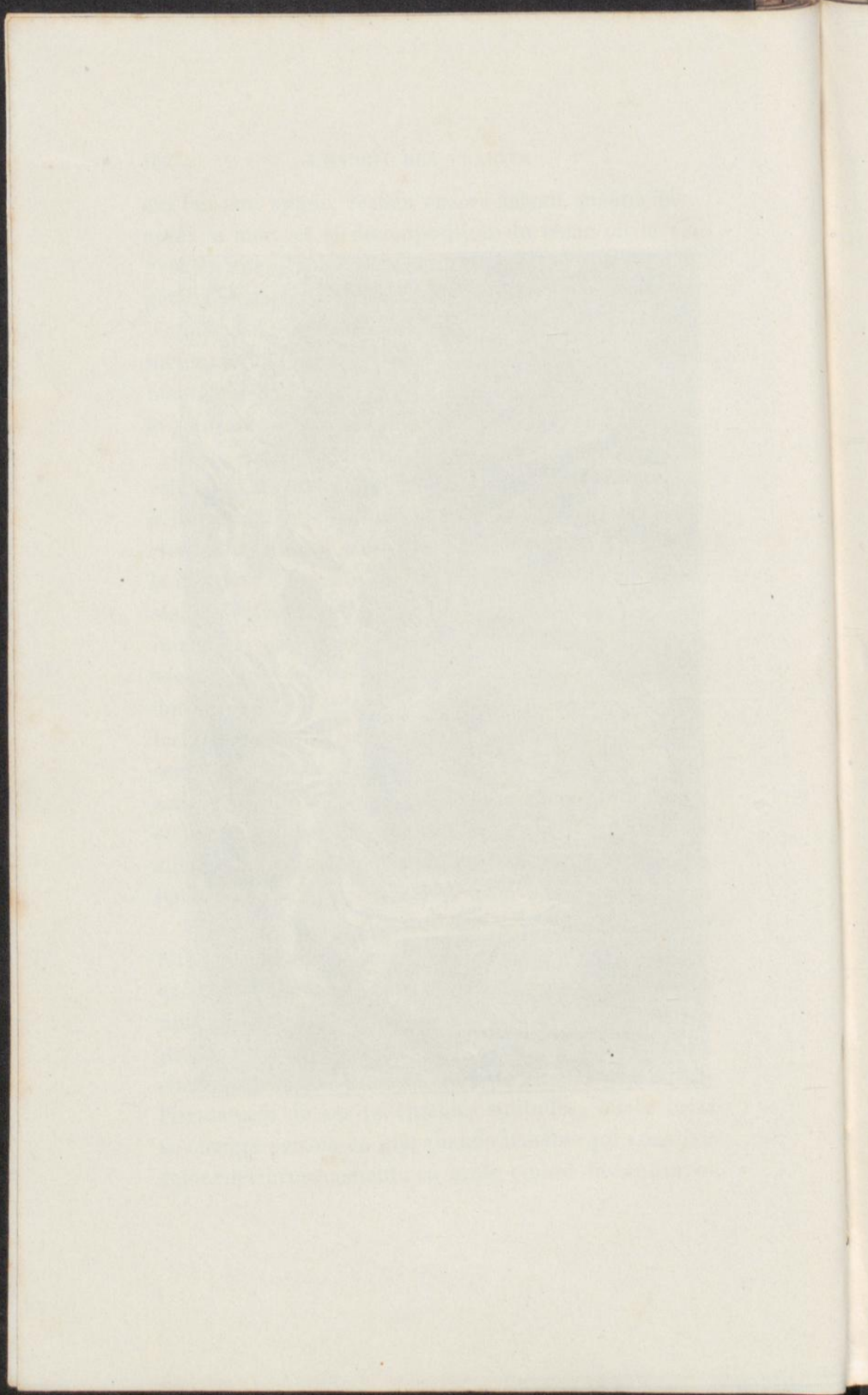
Fraîche verdure, couleurs éclatantes, chaudes senteurs, feuillages de toutes sortes, tiges enlacées, troncs énormes, — que d'éléments confus et de beautés amoncelées! L'œil éperdu s'égare de la mousse à l'herbe, de l'herbe à l'arbre, et de l'arbre à ces parasites flottantes, gracieuses, mais redoutables, qui, plus haut que toute cime, élèvent leurs guirlandes mortelles. Le parasitisme atteint des proportions incroyables, dans ces forêts que l'homme n'a jamais touchées de sa hache. La Vanille odoriférante, les Bauhinias éclatantes, les fières Passiflores, les Paullinias, les Bignonias, les Grenadilles montent, s'enroulent, remplissent la forêt de leurs cordages, de leurs festons et de leurs enlacements. C'est le royaume des végétaux grimpants, depuis les plus minces lianes, jusqu'à ces énormes et gigantesques tiges volubiles, véritables boas végétaux, tels que les Bromélias, certains Figuiers parasites, ou la Cipo-Matador, qui, après avoir étranglé dans leurs lentes mais progressives contractions l'arbre dont ils

ont fait leur appui, restent encore debout quelquefois, après la mort et la décomposition du tronc où la vie s'est éteinte. Trois ou quatre de ces redoutables végétaux grimpants s'acharnent souvent après la même victime qui, affaissée et comme ensevelie sous une montagne de fleurs et de verdure, languit et meurt bientôt d'asphyxie, quand elle n'est pas brisée par le poids de ces envahisseurs.

Ce ne sont que merveilles dans ce monde incomparable : de la petite fleurette qui se perd sous les herbes, à la gigantesque corolle qui couvre la verdure de ses cloches éclatantes ou de ses pétales rayonnés; depuis la dernière Graminée, jusqu'aux troncs énormes dressés aux lisières de la forêt dont ils forment comme les immenses portiques, et jusqu'à ses voûtes hautes et sombres, se multiplient des beautés de toutes sortes, dont l'ensemble enivre le regard et l'oreille d'un spectacle et de bruits sans pareils. Cris inconnus, rugissements d'amour, de rage ou de douleur, quel concert saisissant et complexe, où le susurrement de l'insecte et la douce chanson du colibri se mêlent aux hideux sifflements du reptile, aux formidables accents de la bête fauve!

Mais ce qu'il y a de bien plus saisissant encore que tous ces bruits et tous ces spectacles, c'est l'aspect qu'offre la forêt pendant les heures solennelles de la nuit. Calme ou tempêteuse, la nuit est pleine de majestés, mais aussi de frissons et d'angoisses. Même aux clartés douces de la lune, l'homme se sent perdu dans l'immensité de ces redoutables solitudes, où la brise se change parfois en une chaude haleine qui vous fait retourner brusquement, où toute ombre devient mys-





tère, où flotte le fantôme et d'où s'exhale la terreur. Qu'est-ce donc et comment décrire ces régions d'épouvante, alors que dans les ténèbres se déchaîne un de ces ouragans des tropiques, dont tout le monde connaît les effroyables convulsions ! Les branches, les troncs eux-mêmes, frottés les uns contre les autres, poussent d'étranges gémissements ; et quand les rafales augmentent encore de violence, branches et tronc, le tout brisé par le vent ou la foudre, pousse un dernier cri, éclate et va rejoindre, au noir chaos fangeux, l'herbe et l'arbre colosse égalisés par la tempête.

Herbages, Bruyères, Forêts, — nous les avons décrites toutes les trois, ces grandes et importantes associations végétales qui à elles seules, et suivant qu'elles abondent ou disparaissent, changent la face du monde et décident de la destinée de ses habitants. On se fait généralement une idée très-inexacte de l'importance des végétaux, et du rôle qu'ils jouent dans l'économie universelle.

Voyez-vous ce désert torride, ces sables calcinés, ces rochers qui s'éroulent, et là-bas, ce marécage pestilentiel ? Attendez un peu, et vous allez voir quel décor magique va bientôt succéder à ce lamentable tableau. Ici quelques prairies, plus loin quelques Bruyères, là-haut une forêt, et c'est tout : voyez quelle oasis inattendue ! Voilà non-seulement la physionomie du paysage entièrement modifiée, mais encore un nouveau climat, des productions inconnues et des industries nouvelles. Voilà un torrent qui descend de la montagne, un lac dans ces bas-fonds, des usines le long du ruisseau, quelques maisonnettes autour du lac, là-haut des tourbières productives, ici d'admirables pâturages.

Ce n'est pas tout; où il n'y avait que poussière et soleil, il y a aujourd'hui ombrage et fraîcheur, des nids d'oiseaux dans les feuilles, et des papillons dans les airs. Une faune nouvelle a été comme créée de toutes pièces par notre flore improvisée. Un monde radieux a surgi. Une douce et bienfaisante nature a succédé au désert inhospitalier, et depuis le dernier des grillons qui se cache et chante sous l'herbe, jusqu'au cultivateur heureux qui pousse sa charrue où ne croissaient autrefois que les Chardons, s'élève comme un hymne de reconnaissance à nos Herbages productifs, à nos Bruyères fertilisantes, à notre Forêt enfin, habile et sage dispensatrice des eaux, qui font la joie de la terre, sa vie et sa fécondité.
